

JEAN FERON OU FERRON (1724-1793) : UN MANCHOIS EN NOUVELLE-FRANCE

Lise Tessier (6474)

Annexe

Pierre-Georges Roy¹, dans *Hommes et choses du Fort Saint-Frédéric*, nous permet de recréer le voyage de Montréal au fort Saint-Frédéric à cette époque.

On ne pouvait se rendre au fort Frédéric par terre. Les routes qui y conduisent n'étaient pas encore ouvertes, et plusieurs rivières se rencontraient avant d'y arriver. Généralement, le trajet de Longueuil à Saint-Jean se faisait en calèche ou à cheval, puis de ce dernier endroit au fort Saint-Frédéric en bateau. La distance par eau de Saint-Jean au fort Saint-Frédéric était de quarante-cinq lieues environ.

L'ingénieur Franquet nous a laissé un récit intéressant de son voyage de Montréal à Saint-Frédéric en 1751. Inspecteur des forts, avec le grade de colonel dans l'armée, M. Franquet était un personnage que les autorités de la colonie avaient intérêt à bien traiter.

M. Franquet partit de Montréal à huit heures du matin, le 9 août 1751, pour se rendre à la pointe Saint-Charles. Là on mit à sa disposition une embarcation conduite par douze nageurs, pour traverser à Laprairie. En outre des douze nageurs ou rameurs, le bateau contenait huit passagers dont deux ou trois dames qui allaient rejoindre leurs maris officiers à Saint-Frédéric.

À Laprairie, M. Franquet fut reçu par M. Duvivier lieutenant commandant du lieu, et madame Duvivier, qui le conduisirent chez le nommé Volant où un dîner de douze couverts avait été préparé. « Le curé et le beau monde du village y étaient rassemblés pour lui faire honneur ». M. Franquet note qu'il y avait à Laprairie un fort entouré d'une enceinte de pierre de douze pieds de hauteur, mais le tout si délabré qu'il ne valait rien au point de vue militaire.

Après le dîner, M. Franquet et trois ou quatre de ceux qui l'accompagnaient montèrent à cheval pour gagner Saint-Jean. Les autres voyageurs qui se rendaient à Saint-Frédéric montèrent dans trois charrettes traînées par deux chevaux chacune. Ces charrettes contenaient en outre les bagages de M. Franquet et des autres voyageurs.

Après avoir traversé plusieurs bois et savanes, les voyageurs arrivèrent au fort Saint-Jean à sept heures et demie du soir. M. Franquet y fut reçu par son commandant, M. Rouer d'Artigny, enseigne en pied, qui avait fait tirer sept coups de boîte en son honneur. L'ingénieur coucha « dans la même chambre que le maître et la maîtresse du logement ».

Entre six et sept heures, le lendemain, 10 août, M. Franquet, après avoir reçu les mêmes honneurs qu'à son arrivée et avoir remercié M. et madame Rouer d'Artigny de leur gracieuse réception, s'embarqua dans le bateau qui devait le conduire au fort Saint-Frédéric et qui, le soir du même jour, s'arrêta à neuf lieues en haut du fort Saint-Jean. Un nommé Labonté avait son habitation en cet endroit. M. Franquet passa la nuit sous une grande tente qu'il avait apportée de Montréal.

Le lendemain, 11 août, le bateau reprit sa course de grand matin. On fit cette journée à peu près vingt lieues et on coucha encore sous la tente.

Le 12 août, les voyageurs s'embarquèrent à quatre heures du matin. Cette journée, la dernière du voyage, on fit treize lieues et on mit pied à terre en face du fort Saint-Frédéric de bonne heure dans la soirée.

M. Franquet avoue que le voyage de trois jours qu'il venait de faire l'avait un peu fatigué puisqu'il se retira dans sa chambre aussitôt après avoir pris le souper avec M. et madame de Lusignan.

Le récit de M. Franquet nous donne une idée à peu près exacte du voyage ordinaire entre Montréal et le fort Saint-Frédéric. Il durait deux jours quand le vent était favorable et trois jours entiers quand la température n'était pas propice.

¹ ROY, Pierre-Georges. *Hommes et choses du Fort Saint-Frédéric*, Montréal, Édition des dix, 1946, 351 pages, p. 95-97.